

Paul Schazmann : archéologue suisse (14 mars 1871 - 5 juin 1946)

Autor(en): **Collart, Paul**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne**

Band (Jahr): **21 (1947-1949)**

Heft 1

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-869993>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

ÉTUDES DE LETTRES

Bulletin de la Société des Etudes de Lettres N^o 68

PAUL SCHAZMANN

ARCHÉOLOGUE SUISSE

(14 mars 1871-5 juin 1946)

Leçon inaugurale prononcée le 28 octobre 1946, à la séance de rentrée de la Faculté des Lettres de l'Université de Lausanne, par M. le professeur Paul Collart, titulaire de la chaire d'histoire ancienne et d'archéologie.

Mes premières paroles seront l'expression de ma gratitude : gratitude envers le Canton de Vaud, auquel me lie une double ascendance familiale, et qui m'a donné l'occasion de lui consacrer, dès maintenant, une grande part de mon activité ; gratitude envers la Faculté des Lettres de l'Université de Lausanne, où j'ai l'honneur d'enseigner depuis déjà sept ans, et où je me suis toujours senti entouré de bienveillance et d'amitié ; gratitude envers les maîtres, suisses et français, qui m'ont formé, et auxquels je dois de pouvoir aujourd'hui accéder à ce poste.

J'en voudrais, parmi ceux-ci, distinguer deux, qui, les premiers, m'introduisirent dans cette maison, où ils furent les titulaires des enseignements qui me sont confiés : Charles Gilliard pour l'histoire ancienne, Paul Schazmann pour l'archéologie classique. La place éminente qu'a occupée Charles Gilliard dans cette Université, dans cette ville, et dans le pays tout entier, les hommages émouvants que lui ont rendus, de son vivant encore, et après sa mort, les amis les plus fidèles et les juges les plus autorisés me retiennent d'en parler ici autrement que pour saluer sa mémoire d'une pensée de reconnaissance et de dévouement. Il n'en va pas ainsi pour Paul Schazmann, dont l'activité s'est déployée, pour la plus grande part, à l'étranger, et qui n'a pas occupé dans son pays la place que réclamaient pour lui son savoir et ses talents. En lui dédiant cette leçon, je pense donc remplir envers lui un devoir de justice en même temps que de

gratitude. Et je tiens à remercier d'emblée son fils, M. Paul-Emile Schazmann, pour la documentation si complète qu'il a bien voulu réunir à mon intention ; j'en vais faire, ici, constamment état.

* * *

Le 7 juin 1946, un petit groupe de parents et d'amis conduisaient à sa dernière demeure le professeur Paul Schazmann. C'est à Presinge que se trouve cette tombe, dans un cimetière minuscule entouré d'un des plus beaux paysages de la campagne genevoise : des chênes centenaires y bordent les champs, avec, pour cadre lointain, les Alpes de Savoie et la ligne du Jura qu'on devine au delà du lac. Ultime retraite, au sein d'une nature qu'il avait aimée, semblable à celles qu'il s'était successivement choisies pendant les dernières années de sa vie, au haut des vignes de Bougy-Villars ou sur le coteau de Cologny. Et déjà ne voyons-nous pas se dessiner un trait de caractère : son goût d'artiste pour une solitude un peu aristocratique, peuplée de studieuses recherches et de souvenirs, ce qui, d'ailleurs, ne l'excluait pas du monde ; cet humaniste aimait la société pour les plaisirs délicats qu'elle comporte et pour les agréments qu'elle offre aux gens cultivés.

La première fois que je vis Paul Schazmann, j'étais encore un jeune étudiant. Ayant appris mon goût pour l'archéologie, il m'avait fait venir chez lui pour me donner les conseils de son expérience ; cette visite devait préciser mes projets, orienter toute mon activité future. C'était, je crois, en 1923, dans sa propriété de la Boissière, à Genève. Je le trouvai devant sa table d'architecte couverte de dessins ; sans doute travaillait-il à l'une de ces vastes reconstitutions à l'élaboration desquelles il consacra trente années de sa vie, et dont j'étais alors bien incapable de saisir l'exceptionnelle valeur. Son accueil avait, tout d'abord, quelque chose d'hésitant : sa grande taille, sa voix grave, sa forte moustache noire le faisaient paraître distant ; et surtout une certaine gêne, provenant, je le compris plus tard, de son excessive modestie, de la pudeur de l'ouvrier surpris devant son ouvrage. Mais la grande bonté de son cœur s'exprimait dans son regard. Et bien vite, en parlant de l'Orient, il s'animait. Il fut question, ce jour-là, de l'Ecole d'Athènes, de la vie en

Grèce, des conditions du travail archéologique. Bien qu'encore privé de tout poste officiel, il révélait les vraies qualités d'un maître : le goût de susciter et d'encourager des vocations, la recherche du contact humain avec les jeunes, sans lesquels toute érudition demeure vaine, tout enseignement voué à la stérilité.

Beaucoup plus tard, ayant acquis moi-même l'expérience de l'Orient et des champs de fouilles, je devais le revoir souvent, à Cologny, où nous nous trouvâmes voisins. Sa haute silhouette, un peu raide, étonnait les gens du village. Il habitait une noble demeure, illustrée, au XVIII^e siècle, par un séjour de l'Anglais Beckford. Il interrompait, pour me recevoir, quelques travaux de jardinage. Et, sur une terrasse dominant le lac, il abordait les sujets qui lui tenaient à cœur : ses séjours à Pergame et en Thrace, les archéologues éminents qu'il avait connus, les fouilles d'Avenches, les publications qu'il préparait encore. C'est pour mieux se consacrer à celles-ci qu'il avait abandonné, peu avant l'âge de la retraite, un enseignement universitaire qui, il le regrettait, n'avait été qu'un épisode tardif dans sa riche carrière.

* * *

Né à Genève, le 14 mars 1871, Paul Schazmann y avait suivi les classes du Collège et obtenu le double certificat de maturité classique et technique. D'abord inscrit à l'Université de Genève, il se rend ensuite à Zurich, où il obtient, en 1895, le diplôme d'architecte de l'Ecole polytechnique fédérale ; il complète ses études dans cette ville en suivant, à l'Université, les cours d'archéologie classique et d'histoire de l'art des professeurs Rahn, Brun, Stückelberg et Blümner. De 1897 à 1900, un séjour en Tunisie, où son père était alors fixé, lui donne l'occasion de connaître des sites antiques ; il est reçu membre de l'Institut de Carthage et s'intéresse aux ruines d'Uthina. De 1900 à 1905, il est de retour à Genève ; il y suit les cours d'Ed. Naville ; les autorités, les sociétés savantes ont recours à ses services : il installe, pour la Ville, le musée lapidaire de Saint-Pierre, il fait des relevés architecturaux pour la Commission des monuments historiques, il est secrétaire de la Société auxiliaire du Musée et bibliothécaire de la Société d'histoire et d'archéologie pour laquelle il

prépare le catalogue sur fiches. C'est alors aussi qu'il fait don à la Ville de Genève d'une collection d'antiquités d'Extrême-Orient qu'avait constituée son père, enrichie et classée par lui. Tout semble indiquer que, comme il est d'usage, s'il persiste dans ces activités désintéressées, s'il honore la cité par ses travaux, si la chance le favorise et si personne ne vient lui barrer la route, il peut espérer obtenir, quinze ou vingt ans plus tard, quelque poste médiocrement rémunéré. Mais sa vocation le tient : introduit à l'Institut archéologique allemand d'Athènes par son ancien maître de Zurich, Blümner, en 1905, il part pour la Grèce. Bien vite distingué par Dörpfeld, il est associé, la même année, aux grandes fouilles que cet Institut et les Musées d'Etat de Berlin entreprennent à Pergame. Il y devait travailler sans interruption jusqu'à la guerre de 1914, et en partager la direction avec Dörpfeld, Conze, puis Hepding. Enfin l'occasion lui était offerte de donner la mesure de ses talents.

Pendant près de dix ans, la totalité de son temps est consacrée à l'exploration des ruines et à la préparation de leur publication. Tour à tour chef de chantier, voyageur, érudit, dessinateur, il déploie une activité inlassable et passionnée, dont on trouve l'écho dans les rapports annuels sur les fouilles de Pergame parus dans les tomes XXXII à XXXVII des *Athenische Mitteilungen* de l'Institut archéologique allemand, ainsi que dans le premier tome de la grande publication de Pergame, auquel il collabore. En même temps, il participe à l'exploration méthodique de la région : en 1907, il identifie à Mamurth-Kaleh un sanctuaire de la Mère des dieux décrit par Strabon, et les moyens lui sont fournis de le fouiller et de le publier, en collaboration avec A. Conze ; en 1908 et 1909, il pratique des recherches sur les sites de Tisna, ville mentionnée par Pline, de Teuthrania, liée au mythe de Télèphe, de la nécropole de Myrina, et de la forteresse grecque d'Atarneus, connue par le séjour d'Aristote chez Hermias. Quelques articles, dans des revues savantes, exposent les résultats de ces recherches. Et le premier ouvrage important de Paul Schazmann, la publication du sanctuaire de Mamurth-Kaleh, vient révéler le merveilleux avantage que lui confère, pour un tel travail, sa formation d'architecte. Déjà, concurremment, toutes les ressources de son talent sont par lui mises en œuvre pour l'élaboration d'un ouvrage majeur : la

rédaction du texte et l'exécution de l'ensemble des planches du tome VI des *Altertümer von Pergamon*, consacré au Gymnase et au sanctuaire de Héra Basileia, dont il avait été officiellement chargé dès 1906, et qui, du fait de la guerre, ne devait voir le jour qu'en 1923. Nous en dirons plus loin les mérites. Un jeu de planches d'une égale importance, sur les édifices romains de la ville basse, avait été présenté à Berlin, en 1910, et à l'Exposition internationale d'archéologie à Rome, en 1911 ; elles ne purent pas être éditées, et nous ignorons si elles ont échappé aux destructions de la dernière guerre.

Les événements de 1914 vinrent interrompre ces travaux, mais non point mettre un terme à cette activité féconde. Son expérience du Proche-Orient, sa connaissance des langues arabe, grecque et turque le désignent à l'attention du Comité international de la Croix-Rouge, qui l'envoie comme délégué en Afrique du Nord, puis dans les Balkans. Il devient plus tard, pour les mêmes raisons, et conformément aux décisions de la Conférence de Lausanne, en 1923, membre de la Commission des neutres chargée de régler les problèmes créés par la retraite grecque et par le désastre de Smyrne, président de la Sous-Commission chargée de l'échange des populations en Asie Mineure, puis président de la Commission de Thrace.

Dès lors, il partage son travail scientifique entre la Suisse, où il avait repris domicile, et l'Orient, où il ne cessa de faire des séjours prolongés. Dès 1913 membre du comité du *Pro Aventico*, dès 1918 secrétaire de la Société suisse des monuments historiques et membre de la commission du Musée d'Art et d'Histoire à Genève, dès 1923 membre de la commission romaine (où il succédait à Mgr. Besson), il s'intéresse particulièrement au site d'Avenches, sur lequel il publie deux rapports (dont l'un sur le fameux « Cigognier ») et une étude relative à deux exèdres reconstituées et datées par lui avec le soin dont il était coutumier ; la mosaïque d'Orbe dite du cortège rustique et les gladiateurs d'Aubonne retiennent également son attention. En même temps, il est chargé par l'Institut archéologique allemand d'une nouvelle publication architecturale de grande envergure, celle des bâtiments du sanctuaire d'Asklépios, dans l'île de Kos, dans le cadre de l'ouvrage d'ensemble dirigé par R. Herzog. En dépit de difficultés matérielles considérables, il trouve l'énergie qu'il

faut pour conduire à bien, sur place, les recherches nécessaires, et son volume, illustré de planches, paraît en 1932. Ses séjours à Kos lui permettent en outre d'explorer un gracieux monument, le Charmyleion de Pyli, sur lequel il publie un article en 1934. Il était entre temps retourné à Pergame, pour y étudier le théâtre, avec Dörpfeld, et y ouvrir, à l'Asklépieion, un nouveau chantier de fouilles (1927-1929). A peine avait-il achevé ses travaux sur Kos qu'il faisait connaître les résultats de nouvelles recherches : de curieuses fresques byzantines exhumées par lui, en 1935, sous les bâtiments de la mosquée d'Odalar, à Constantinople. Ce devaient être ses dernières fouilles.

En 1929, l'Université de Lausanne avait fait appel à lui pour l'enseignement de l'archéologie classique ; il donna ce cours jusqu'en 1938. Dans les dernières années de sa vie, il publia encore deux excellents travaux, dans la *Revue suisse d'Art et d'Archéologie*, sur le buste en or de Marc-Aurèle découvert à Avenches (1940) et sur le vase en sardonix du trésor de Saint-Maurice (1945).

* * *

Cette longue vie de travail fut, on le voit, partagée, de façon inégale, entre quatre principaux champs d'activité : les fouilles, l'élaboration des publications, les missions humanitaires, le professorat.

Dans le travail archéologique sur le terrain, Paul Schazmann avait rencontré sa vocation. Il s'y trouvait préparé par ses études zurichoises et par ce qu'il avait vu et appris en Tunisie ; son premier séjour en Grèce l'y fixa. Dès lors, il s'y donna avec une véritable passion. Sur les champs de fouilles anatoliens, il se proposait sans cesse comme exemple la carrière de ses grands devanciers : Dörpfeld, qui l'avait distingué et conduit à Pergame, Conze, associé à ses premiers travaux, Schliemann, qu'il avait connu, et sur lequel il put apporter naguère, lors d'une séance commémorative en l'Aula de cette Université, un vivant témoignage. Et dans son cœur il garda, jusqu'à sa fin, la nostalgie des vastes paysages de l'Asie Mineure, avec ses golfes bleus tendus de buées chaudes, ses acroïles rocheuses couronnées de remparts, et ses larges vallées, ceintes de montagnes, où

dans la plaine ondoie un fleuve limoneux. Il trouva là des satisfactions immenses, non point tant pour les honneurs officiels qui lui furent décernés et par la renommée scientifique qu'il acquit, que par l'élargissement d'une vaste culture et par la connaissance directe des pays et des peuples, vivants souvenirs dont fut éclairée sa solitude des dernières années. Il ne convient pourtant pas de taire les sacrifices auxquels il dut, pour cela, consentir. Sacrifices, pourrait-on dire, normaux d'une telle vocation, qui comportent souvent en eux-mêmes des compensations : l'inconfort des campements de fouilles, racheté par l'agrément d'une vie simple et pittoresque ; l'abandon des profits matériels, satisfaction morale d'une rare qualité, au siècle où nous sommes ; même l'ébranlement d'une santé robuste. Mais aussi sacrifices plus durs à admettre : l'oubli de sa propre patrie, que l'absence ne saurait excuser ; l'incompréhensible ignorance, chez ceux précisément auxquels on se sent attaché, de la valeur de l'homme et de ses travaux.

Cette valeur, elle apparaît tout entière dans les grands ouvrages qu'a publiés Paul Schazmann, où s'allient, en un remarquable accord, ses qualités d'artiste et de savant. Grâce à sa culture classique, il savait, par l'étude des textes, éclairer ses découvertes, les interpréter, rendre aux ruines la vie, rétablir l'activité et la pensée de l'homme dans le cadre des monuments, civils ou religieux, retrouvés et reconstitués par ses soins. Grâce à son talent et à sa formation d'architecte, il savait rendre, par le dessin, immédiatement sensibles les résultats auxquels il était parvenu. Il faut s'être appliqué soi-même à de tels travaux pour saisir la somme de patience et de labeur, d'ingéniosité et de prudence, que représente l'étude architecturale d'un grand ensemble monumental. Chaque pierre, chaque fragment doivent être pour eux-mêmes examinés, mesurés, dessinés, puis retrouver leur place dans la reconstitution ; à son tour, celle-ci doit s'éclairer par la comparaison avec les édifices connus, et révéler ses particularités propres. Paul Schazmann excellait dans cet art d'ouvrir de larges perspectives sur les monuments dont il s'occupait. Devant l'illustration de ses ouvrages, tout entière sortie de sa main, on reste émerveillé par la finesse des détails comme par l'ampleur de ses vues synthétiques. Le dessin à la plume et le lavis à l'encre de Chine déployaient chez lui toutes leurs ressources.

Déjà ses relevés genevois, ses reconstitutions de Mamurth-Kaleh révélèrent son talent ; les vastes terrasses couvertes de bâtiments de Pergame et de Kos lui permirent d'en donner la mesure : les trente-quatre grandes planches du Gymnase, les quarante planches de l'Asklépieion dessinées par lui demeurent des modèles de soin, de goût et d'érudition ; les compositions analogues consacrées aux édifices romains de Pergame, malheureusement restées inédites, suscitèrent, à Berlin et à Rome, l'admiration des connaisseurs. D'ailleurs, Paul Schazmann appliquait le même soin, la même scrupuleuse exactitude à ses plus modestes travaux. Et ces qualités se retrouvent dans ses investigations scientifiques, alors même que son talent de dessinateur n'avait pas à intervenir : témoin ses deux dernières études, sur le buste d'or d'Avenches et la sardoine de Saint-Maurice, qui le montrent attaché à considérer sous tous ses aspects l'objet proposé à son attention, soucieux des moindres détails susceptibles de l'expliquer, aussi bien habile à traiter des problèmes techniques que sensible aux nuances artistiques les plus subtiles.

Cet entier dévouement à ce qu'il avait entrepris, il l'apporta, pendant les années troublées, aux missions qui lui furent confiées. Les deux rapports publiés par le Comité international de la Croix-Rouge sur les visites qu'il fit aux prisonniers de guerre, en Algérie en 1915 et 1916, en Grèce, à Salonique, en Macédoine et en Serbie en 1919, ne donnent qu'une faible idée de l'activité déployée par lui en faveur des victimes de la guerre. Et il faut avoir passé par Dédéagatch pour mesurer la somme d'abnégation que comporte un séjour de plusieurs mois en un tel lieu, ou en d'autres semblables, fût-ce comme président d'une commission internationale. Mais sans doute la possibilité qu'il trouvait ainsi de parcourir l'Orient malgré la guerre lui rendait-elle de tels séjours supportables ; et l'on peut sans peine imaginer le plaisir délicat qu'il prenait à se rendre à Trébizonde ou à Samothrace, dont les noms évocateurs chantaient dans son cœur, chargés pour lui d'histoire et de poésie. Mais surtout, croyons-nous, éprouva-t-il une satisfaction profonde à quitter la tour d'ivoire du savant pour mettre son expérience et ses forces au service des populations misérables de pays qu'il aimait. Plus que tout autre, peut-être, à cause de son lointain objet et du détachement qu'il réclame, le travail archéologique isole, et l'on a

grand'peine à s'y appliquer au milieu d'un univers bouleversé ; pour avoir dû passer dans les ruines de Baalbek l'affreux mois de mai 1940, nous en pouvons dire quelque chose. Vivre en Macédoine et à Dédéagatch, c'était alors, pour Paul Schazmann, en quelque sorte rentrer dans le monde, dans un monde vivant où il était heureux de se rendre utile.

Sans doute, et pour les mêmes raisons, aurait-il aussi souhaité pouvoir mettre plus tôt son immense savoir et la valeur qu'il sentait en lui au service de la collectivité, dans son pays, sous la forme d'un enseignement universitaire. Il peut arriver qu'on se lasse à travailler uniquement pour la science. De plus, au milieu de ses confrères étrangers, tous comblés de titres, il lui manquait la consécration académique. L'appel inattendu de l'Université de Lausanne vint, en 1929, répondre à son vœu et panser une blessure secrète. Malheureusement, diverses circonstances, dont il n'était pas responsable, l'empêchèrent de donner à son enseignement l'ampleur, l'éclat et la régularité qu'il aurait voulu : sa santé, éprouvée par des voyages au cours desquels il ne s'était jamais ménagé (il avait contracté en Orient une forme particulièrement éprouvante de malaria), l'obligea à l'interrompre à diverses reprises ; peut-être, aussi, lui fut-il alors difficile de s'adapter à cette activité nouvelle ; d'autre part, tel qu'on l'avait conçu, cet enseignement restait en marge du cycle régulier des études, et l'on sait assez que les étudiants, quelle que soit la valeur de leurs maîtres, sont peu enclins à suivre des cours qui ne leur sont pas directement utiles pour leurs examens. Il y eut donc, en bref, quelque déception de part et d'autre. Et c'est précisément parce que Paul Schazmann n'a pu donner, dans cette Faculté, la mesure de ses talents qu'il nous a paru nécessaire d'y proclamer aujourd'hui la valeur de l'homme et du savant. S'il n'a jamais eu l'audience académique qu'il eût méritée, du moins fut-il, pour quelques-uns, véritablement un maître et, par delà la mort, sa carrière et sa personnalité demeurent en exemple.

De cette quadruple activité de fouilleur, de savant, de délégué international et de professeur, nous voudrions maintenant dégager les leçons susceptibles de prolonger parmi nous son influence.

* * *

Nous voudrions tout d'abord insister sur l'importance de cette double formation d'architecte et d'archéologue qu'il avait acquise. C'est par l'architecture que Paul Schazmann était venu à l'archéologie, semblable en cela à son illustre devancier, W. Dörpfeld, le continuateur de Schliemann à Troie, qui l'avait associé aux fouilles de Pergame. Celui-ci aimait à conter dans les conférences-promenades qu'il donnait le samedi après-midi sur l'Acropole, suivies de tout le public cultivé d'Athènes, comment, jeune étudiant en architecture, il avait vu se décider sa vocation d'archéologue : interrogé, à un examen, sur les Propylées, il avait exposé pour la première fois sa conception nouvelle de la reconstitution du plan primitif de ce monument, dont il venait d'avoir subitement la vision. Les architectes-archéologues ont rendu d'inappréciables services à la science toutes les fois qu'à leurs connaissances techniques s'alliait une solide culture classique, une connaissance approfondie de l'histoire et des textes. Tel était le cas chez Paul Schazmann. Nous avons dit déjà les qualités exceptionnelles de ses dessins, de ses grandes reconstitutions architecturales. Et nous avons eu sous les yeux les témoignages éclatants rendus à sa science et à son talent par Th. Wiegand, le grand patron des publications de fouilles, par Dragendorff, au nom de l'Institut archéologique allemand, par l'Université de Giessen, qui lui avait décerné, en 1922, le doctorat *honoris causa* ¹.

¹ Th. Wiegand, lettre du 8 décembre 1919 : « Nun will ich aber nicht mehr mit meinem warmen, herzlichen Dank zurückhalten, der Ihnen für die Fertigstellung dieser wahrhaft grandiosen Leistung gebührt, und der Ihnen die Bewunderung Ihrer Berliner Kollegen in höchstem Maass eingetragen hat! Was Sie da an Geschmack, Energie und Umsicht geleistet haben ist in jeder Weise erstaunlich... » — Témoignage officiel de l'Institut archéologique allemand (signé Dragendorff, secrétaire général), du 29 octobre 1920 : « Herr P. Schazmann hat jahrelang freiwillig dem Institut seine Kräfte geliehen, und sich an den Ausgrabungen in Pergamon beteiligt. Nicht nur dem Institut sondern der archäologischen Wissenschaft hat er wertvollste Dienste geleistet durch die musterhaft genauen Aufnahmen, Beobachtungen und Verarbeitungen der Funde... Ganz besonders möchte ich den von ihm bearbeiteten neuesten Band des Pergamonwerkes hervorheben, der vom Museum trotz aller Schwierigkeiten baldigst veröffentlicht wird, in Tafeln und Text eine hervorragende Leistung darstellt und der

C'est à de nombreux savants formés de la sorte, les Adler, les Niemann, les Dörpfeld, les Bohn, les Krenker, que les grandes publications archéologiques allemandes doivent leur présentation à la fois suggestive et précise. Si l'analyse architecturale la plus minutieuse, l'étude des pierres éparses prises une à une, et jusqu'à celle des fragments d'abord en apparence les plus informes sont nécessaires pour parvenir à la reconstitution graphique d'un monument, celle-ci, à son tour, n'a de valeur que par les points de vue nouveaux qu'elle suggère sur l'histoire, l'art, les mœurs ou les cultes, et qu'il faut savoir dégager. Une étude d'architecture antique récompense toujours, par les résultats qu'elle apporte, ceux qui se montrent capables d'un tel effort. Preuves en soient, en Amérique, les travaux d'un Dinsmoor; en France, ceux d'un Vallois, d'un Courby, d'un P. de la Coste; et de bien d'autres, en divers pays. Toutefois, le plus souvent, les archéologues ne possèdent pas les connaissances techniques nécessaires pour illustrer eux-mêmes leurs ouvrages; ils doivent alors avoir recours aux services d'un dessinateur de métier; et celui-ci, le plus souvent, est dépourvu de culture classique. Il est vrai qu'une telle collaboration peut être féconde, par la confrontation qu'elle impose, dans l'examen d'un même monument, de points de vue différents. Mais elle présente aussi des inconvénients. Dans les plus anciennes publications françaises, on eut parfois recours aux services des architectes les plus avertis, titulaires du Grand Prix de Rome, mais ceux-ci, plus soucieux d'effet que de précision, n'ont pas toujours apporté aux archéologues l'aide espérée. Dans des publications plus récentes, la collaboration d'architectes danois, spécialement formés, s'est révélée bien autrement satisfaisante.

Il y a là, semble-t-il, une indication intéressante pour de jeunes architectes de chez nous. Nos écoles d'architecture devraient pouvoir offrir, à ceux de leurs élèves qui en manifes-

wissenschaftlichen Befähigung seines Urhebers das beste Zeugnis ausstellt. »
— Doctorat en philosophie *honoris causa* de l'Université de Giessen, décerné le 10 mai 1922 à « Herrn Paul Schazmann in Genf, den verdiensten Erforscher der Altertümer von Pergamon, der die Bauten der Burg und Stadt durch gründliche wissenschaftliche Arbeit und seine zeichnerische Kunst wieder erstehen lässt... »

teraient le goût, l'occasion d'étudier les principes de la construction antique et la technique particulière du dessin scientifique requise par les publications archéologiques. Tant qu'on pratiquera des fouilles, ils y trouveront de l'emploi. Les archéologues classiques ayant fait, en même temps, leurs études d'architectes seront en effet toujours peu nombreux. Paul Schazmann possédait, lui, cette double formation, et toute son œuvre en est marquée.

* * *

Il convient, en second lieu, de souligner ici le bénéfice d'une telle carrière pour le rayonnement intellectuel de la Suisse.

Par ses travaux, par les missions dont il fut chargé, Paul Schazmann s'était fait un nom bien au delà de nos frontières. Son œuvre scientifique, écrite et graphique, fut louée, comme nous l'avons dit, par les juges les plus avertis. Mais par maints côtés, elle s'élevait au-dessus des étroites limites de sa spécialité. Déjà sa publication de Mamurth-Kaleh laissait pressentir la portée générale de ses recherches. Ses communications sur Pergame, accompagnées de la première présentation publique de ses grands dessins, à Berlin et à Rome, furent signalées par la grande presse aussi bien que par les revues savantes. Ses travaux sur Kos suscitèrent dans les milieux médicaux l'intérêt qu'y devait naturellement éveiller tout ce qui touche au culte d'Asklépios et à la patrie d'Hippocrate. Ses étonnantes découvertes byzantines d'Odalar-Djami furent commentées par de grands périodiques anglais. Et de nombreuses revues italiennes rendirent compte de sa remarquable publication du Marc-Aurèle d'Avenches, en joignant des reproductions du buste, ainsi bientôt devenu célèbre, et grâce à lui correctement interprété.

Il avait d'autre part reçu, de divers pays, les distinctions les plus flatteuses. La mission qu'il avait acceptée à Pergame, en 1906, pour l'Institut archéologique allemand, l'empêcha, l'année suivante, de répondre favorablement à une offre analogue que lui fit, pour les fouilles de Délos, M. Holleaux, alors directeur de l'Ecole française d'Athènes. Il avait été nommé, en 1906, membre correspondant, en 1910, membre ordinaire de l'Institut archéologique de Berlin. En 1922, le roi de Grèce lui décerna la croix d'officier de l'ordre du Sauveur, dont il

était chevalier depuis 1919. C'est la même année qu'il reçut, nous l'avons dit, le doctorat *honoris causa* de l'Université de Giessen. Enfin, en 1926, la Croix-Rouge allemande lui décerna son insigne de deuxième classe.

Ces honneurs divers et la possibilité qu'il avait reçue, grâce à l'étranger, de réaliser sa vocation ne l'empêchaient pas d'être demeuré profondément Suisse. Dans toutes ses activités, Paul Schazmann pensait d'abord à son pays, dont il n'oublia jamais qu'il était, au dehors, un représentant. S'il le fut, tout naturellement, comme délégué de la Croix-Rouge et comme membre de commissions internationales, il le fut aussi comme savant. Toutes les fois que ses travaux scientifiques le mirent en avant, il fit en sorte que fût proclamée sa qualité de Suisse. Dans le premier tome de la grande publication de Pergame, il est déjà question de « Paul Schazmann, unserem so willkommen geheissenen Mitarbeiter aus Genf » ; son origine genevoise est mentionnée, de même, dans les comptes-rendus de ses ouvrages et de ses communications parus dans des périodiques allemands, ainsi que dans les considérants élogieux qui accompagnent son doctorat *honoris causa* de Giessen ; plus tard, dans les journaux anglais ou turcs, son titre de professeur d'archéologie à Lausanne. Ainsi sa patrie se trouvait-elle toujours associée aux succès de sa carrière.

Il y faut insister. Car Paul Schazmann n'a pas reçu de la Suisse les satisfactions auxquelles il aurait pu si légitimement prétendre, et qui eussent été pour lui un précieux encouragement. Il s'y sentait, avec chagrin, quelque peu tenu à l'écart. Lorsqu'il chercha à se procurer des fonds pour ses fouilles de Kos, il ne recueillit chez nous que des sommes dérisoires ; il n'en entreprit pas moins ses recherches, couchant (nous dit son fils dans des notes inédites) « pendant plusieurs mois à l'auberge de la belle étoile, cuisant lui-même ses repas, et passant le reste du temps à piocher avec l'aide de quelques ouvriers indigènes, à dessiner, mesurer, photographier, reconstruire ». Mais surtout, il gardait l'impression d'être en butte à « l'ostracisme de sa ville natale, qui jamais ne lui offrit de poste rémunéré ; ce qui, pourtant, ne l'avait pas découragé de poursuivre ses travaux archéologiques, fût-ce au prix de grands sacrifices ». Cette incompréhension n'avait pas entamé son énergie ; mais elle l'avait certainement peiné.

Quoi qu'il en soit, absent ou présent, son activité manifeste sans cesse son attachement pour la Suisse. Dans l'appel de l'Université de Lausanne, il vit surtout l'occasion « de faire part de son expérience à des étudiants suisses et de donner plus de temps à l'archéologie classique de son pays ». Nous avons signalé déjà les nombreuses études que, tout au long de sa vie, il consacra à celle-ci, ainsi que les activités complètement désintéressées qu'il exerça au sein de nos commissions officielles et de nos sociétés savantes. En toutes choses, il considérait son labeur de savant comme un service.

* * *

Cette carrière d'archéologue suisse, avec ses succès et ses difficultés, doit nous inciter maintenant à considérer les conditions dans lesquelles peuvent travailler, chez nous, ceux qui se consacrent à cette discipline.

L'importance de l'archéologie dans le cadre des études classiques ne peut plus être aujourd'hui discutée. Parmi les sources qui nous permettent d'étendre notre connaissance de l'antiquité orientale et gréco-romaine, les vestiges matériels occupent, à côté des textes, une place capitale. L'exégèse des monuments n'a pas moins à nous apprendre que celle des auteurs littéraires sur la vie, l'histoire, les mœurs, les idées des sociétés antiques. Autant que la philologie, l'architecture, l'épigraphie, l'histoire de l'art, la céramique, la numismatique sont riches pour nous d'enseignements. Pour de très longues périodes, elles sont même nos seuls guides.

Aussi l'enrichissement que venait autrefois apporter à quelques esprits curieux et privilégiés un voyage ou un séjour en Orient apparaît-il de plus en plus aujourd'hui comme un complément nécessaire de la culture classique. La plupart des pays l'ont compris, qui ont installé depuis longtemps déjà des instituts à Rome, à Athènes, au Caire, ouvert des champs de fouilles, envoyé des missions scientifiques, créé des bourses d'études et de voyages. Et j'entends bien ne pas parler ici que des grands Etats, qui consacrent des sommes importantes à de telles activités, mais aussi de petits pays, en tous points comparables au nôtre :

la Belgique, la Suède, la Roumanie. Pourquoi la Suisse reste-t-elle, jusqu'ici, à l'écart de ce mouvement intellectuel ? Pourquoi les travaux de ses savants demeurent-ils complètement dépendants de l'étranger ? Non seulement elle n'a pris dans ce sens aucune initiative, mais encore elle n'a pas profité des avantages qui lui étaient libéralement offerts. Sait-on chez nous que, par une convention, une place est réservée à un Suisse dans la section étrangère de l'Ecole française d'Athènes ? Seuls quatre Suisses, depuis près d'un demi-siècle, sont venus, à leurs frais, l'occuper, tandis que la Belgique, par exemple, qui jouit du même privilège, fait occuper en permanence la sienne par un boursier. Et que penser de l'indifférence, des lenteurs, des objections de toutes sortes par lesquelles a été accueilli, à Berne, le don magnifique d'un immeuble destiné à abriter à Rome un Institut suisse ? Méconnaît-on les services que rendra, que pourrait dès maintenant rendre un tel Institut, non seulement aux savants, pour y poursuivre leurs recherches, mais aux étudiants et aux futurs maîtres, pour y compléter leur culture ? Le temps presse, car les circonstances actuelles vont sans doute de plus en plus restreindre le nombre de ceux qui pourront, par leurs seules ressources, prolonger la durée de leurs études ou faire face aux sacrifices que comporte une carrière exclusivement vouée à la science ¹.

Il est vrai qu'il existe en Suisse des difficultés particulières, en raison de notre décentralisation administrative, de l'autonomie, à laquelle nous tenons, de nos Universités cantonales. Au moment où celles-ci s'émeuvent du péril que va faire courir au développement de leurs laboratoires et de leurs instituts scientifiques une concurrence puissamment soutenue, il convient de bien remarquer que nos Facultés des sciences ne sont pas les seules menacées, mais que nos Facultés des lettres auront à pâtir, elles aussi, de cette situation nouvelle et de l'insuffisance de leurs ressources. S'en rendent-elles suffisamment compte ?

A côté d'un problème national, il y a là aussi, plus modestement, un problème universitaire que nous voudrions très brièvement indiquer.

¹ Dans sa séance du 27 décembre 1946, le Conseil fédéral a enfin décidé d'accepter la donation de la comtesse Maraini-Summaruga.

* * *

L'Université a deux tâches : celle de former les étudiants en vue des professions libérales qu'ils devront plus tard exercer ; et celle de les initier aux méthodes scientifiques, de les préparer aux recherches personnelles. Il nous semble que, dans les Facultés des lettres de plusieurs de nos Universités suisses existe une tendance à considérer trop exclusivement la première. Nous l'estimons, pour notre part, regrettable.

On ne saurait, certes, vouer trop de soins à la formation du corps enseignant secondaire. Mais il n'est pas dans l'intérêt des études supérieures que des Facultés universitaires deviennent, en quelque sorte, des écoles normales. Les futurs savants auraient tout à y perdre, et les futurs maîtres rien à y gagner. Il est vrai que, pour la plupart, nos étudiants sont dans la nécessité de parvenir aussi vite que possible à une situation rémunérée ; que, d'autre part, toute carrière scientifique comporte des aléas auxquels il serait coupable de les exposer à la légère. Il n'en demeure pas moins que, si tel est leur goût, une telle carrière doit leur être ouverte, et qu'au sortir de l'Université, ils peuvent prétendre s'y trouver préparés.

Or, si ces Facultés reconnaissent par des doctorats le succès de travaux personnels poursuivis avec fruit, que font-elles pour y acheminer leurs étudiants ? Le cycle des études qu'elles offrent s'arrête, pratiquement, à la licence. Nous n'avons pas, comme en France, de diplôme d'études supérieures ; pas d'instituts spécialisés de recherches. Les jeunes licenciés désireux de parfaire leur formation sont alors livrés à eux-mêmes. Ils ne trouvent pas sur place l'ambiance favorable ; rien ne les aide à l'aller quérir au dehors. En attendant qu'on ait créé pour eux ces bourses d'études dont nous avons montré le besoin, certaines facilités devraient leur être offertes.

Dans le domaine particulier qui nous intéresse, on pourrait, croyons-nous, utilement grouper, à Lausanne, tous les instruments de travail dont nous disposons, et créer ainsi au sein de la Faculté des lettres une sorte d'Institut de culture classique, consacré à tout ce qui touche à l'antiquité (à l'« *Altertums-wissenschaft* », pour nous servir d'un mot qui n'a pas son exact

équivalent en français). Les livres, enfin extraits des caves des bibliothèques, y seraient mis à la portée de tous ; ils y serviraient chaque jour pour des cours pratiques de méthode ; les étudiants y pourraient aussi côtoyer le travail de leurs aînés, qui, jusqu'ici érudits solitaires, seraient attirés, sans doute, par ce centre nouveau de recherches.

Et surtout, il faudrait que s'ouvrît à l'enseignement pratique de l'archéologie ce beau laboratoire inutilisé que possède le canton de Vaud : j'ai nommé Avenches.

* * *

Nous retrouvons, avec Avenches, une des préoccupations essentielles de Paul Schazmann. Pendant plus de trente ans il s'est intéressé à ce site ; il l'avait étudié avec cette conscience qu'il apportait à toutes choses ; et nous avons rappelé déjà qu'outre trois brèves études, il lui consacra la magistrale publication du buste d'or de Marc-Aurèle extrait de son sol. C'est donc encore honorer sa mémoire que de regretter avec lui que l'exploration et surtout la publication des monuments romains d'Avenches n'aient pas été conduites, dans leur ensemble, avec cette méthode rigoureuse dont il avait ainsi donné l'exemple.

L'intérêt du chef-lieu de l'Helvétie romaine dépasse de loin celui de l'archéologie locale ; on ne semble pas s'en être avisé. Jamais encore on n'en a abordé l'étude avec le souci de dégager de chaque monument les leçons générales qu'il comporte. Si le caractère exceptionnel du Marc-Aurèle d'or ou de la main votive de Sabazios a valu à ces objets une juste notoriété, si, pour la première fois, en 1939, des fouilles systématiques ont été pratiquées (et les résultats sont venus, d'emblée, justifier l'emploi d'une telle méthode), nous attendons encore, à Avenches, cette direction lucide et ferme qui seule permettrait de mettre en valeur l'ensemble des trouvailles et de publier sur ce site, capital pour notre histoire, une monographie qui en soit digne. On ne peut que déplorer hautement qu'en dépit des avertissements qui ont été prodigués, l'on persiste à consacrer des sommes énormes à de vains travaux et à des reconstitutions plus spectaculaires que véritablement scientifiques ; et que le comité intercantonal du *Pro Aventico*, qui compte des savants avertis, soit

systématiquement tenu à l'écart des décisions concernant la conduite des fouilles et le plan de leur publication.

On souhaiterait, d'autre part, que le site d'Avenches fût plus largement utilisé par notre enseignement universitaire. Nos étudiants y pourraient prendre contact avec le travail sur le terrain comme avec le classement des objets : des séjours sur place pourraient être organisés, au cours desquels des fouilles seraient pratiquées et les richesses du musée scientifiquement étudiées.

La connaissance personnelle et approfondie des sites antiques est un élément important de la culture classique. Pour avoir quelquefois conduit, en de brèves visites, nos étudiants sur des sites infiniment moins riches, nous nous sommes convaincu des avantages d'une telle méthode d'enseignement. Les circonstances pourraient aujourd'hui nous permettre d'en tirer plus largement parti : tout d'abord, en mettant à profit toutes les ressources de chez nous ; puis, en organisant au loin des voyages d'études, préparés en commun dans des séminaires.

* * *

On ne saurait exagérer le bénéfice qu'on peut attendre d'un enseignement vraiment pratique de l'archéologie classique. Il s'incorpore à cette étude directe des sources à laquelle on est aujourd'hui justement enclin à faire une place de plus en plus grande dans l'enseignement de l'histoire. Pour l'antiquité moins que pour toute autre période, les documents figurés ne peuvent être dissociés des documents écrits, l'étude des monuments de celle des textes. Ce fut donc, croyons-nous, une heureuse mesure d'avoir lié cet enseignement à celui de l'histoire.

Grâce aux instruments de travail excellents dont il dispose (sous la forme de collections récentes, de grands manuels en langue française), l'étudiant peut aujourd'hui facilement trouver dans les livres maintes notions qu'il venait autrefois chercher dans les cours. Il lui suffira d'être orienté sur les lectures à faire pour être en mesure d'acquérir par lui-même une foule de connaissances. Dès lors, l'enseignement oral pourra plus librement mettre l'accent, d'une part, sur les idées générales, d'autre part, et surtout, sur les questions de méthode. Mis en contact avec

les documents, nos étudiants pourront être initiés aux techniques particulières de chaque discipline ; ils apprendront comment de l'étude la plus minutieuse, et parfois en apparence la plus sèche, peuvent surgir ces parcelles de vérité qui, réunies, nous restituent l'histoire. Et quelques-uns, peut-être, sentiront naître en eux cette passion de la recherche désintéressée, but suprême de l'enseignement universitaire, dont nos maîtres nous ont donné l'exemple.

La dernière fois, croyons-nous, qu'il prit la parole en public, Charles Gilliard adressa une ultime mise en garde à ses disciples et à ses amis réunis autour de lui contre les séductions de tout ce qui est fait pour plaire sans être vrai. La règle d'or énoncée par Thucydide, prise par lui ce jour-là comme thème de son discours, que, pour faire œuvre durable, rien ne doit être sacrifié à l'attrait (καὶ ἐς μὲν ἀκρόασιν ἴσως τὸ μὴ μυθῶδες αὐτῶν ἀτερπέστερον φανεῖται... κτήμά τε ἐς αἰεὶ μᾶλλον ἢ ἀγώνισμα ἐς τὸ παραχρήμα ἀκούειν εὐύκειται. Thuc., I, 22, 4), cette règle, il l'avait toute sa vie pratiquée. La conscience scrupuleuse appliquée par lui à ses recherches, à ces longs dépouillements d'archives auxquels il consacra tant d'années, fait la solidité de ses écrits. Avec une égale probité, avec un même amour de l'ouvrage bien fait, Paul Schazmann, penché sur sa table d'architecte, mettait au point dans leurs moindres détails ses reconstitutions immenses, où chaque pierre, chaque fragment, étudié et mesuré, venait trouver sa place. Ainsi d'autres savants, ailleurs, également dédaigneux d'une vaine renommée, interrogent patiemment le passé pour nous en livrer les leçons et nous faire mieux comprendre, à travers les aspects changeants de la vie, les mobiles éternels de la destinée de l'homme.

Puissions-nous, évoquant la mémoire de ces maîtres, et recueillant de leurs mains le flambeau, transmettre leur exemple à la génération nouvelle, appelée à son tour à fournir à la science de probes et fidèles ouvriers !

PAUL COLLART.

BIBLIOGRAPHIE

des publications de PAUL SCHAZMANN, archéologue,
établie par Paul-Emile Schazmann.

PREMIÈRES RECONSTITUTIONS ARCHÉOLOGIQUES, A GENÈVE.

1. *La Corratierie (à Genève)*. Dans Nos Anciens et leurs œuvres, t. IV, Genève, Léon Bovy, 1904, p. 29-46, 4°. [Avec 3 planches hors-texte et 13 fig.]

RÉSULTATS DE FOUILLES EN ASIE MINEURE, EN PARTICULIER A PERGAME.

2. *Wandmalereien im Hause des Konsuls Attalos*. SA aus den Athen. Mitteilungen (Mitteilungen des Kais. Deutschen Archäologischen Instituts, Athenische Abteilung), Athen, 1908, S. 437-441.
3. *Mamurth-Kaleh, ein Tempel der Göttermutter unweit Pergamon*. Nach den Untersuchungen von Alexander Conze und Paul Schazmann. Mit 14 Tafeln und 32 Abb. im Text. 44 S. 4°. Berlin, G. Reimer, 1911. — Jahrbuch des Kais. Deutschen Archäologischen Instituts, 9. Ergänzungsheft.
4. *Bankfüsse in Pergamon*. SA aus den Athen. Mitteilungen (Mitteilungen des Kais. Deutschen Archäologischen Instituts, Athenische Abteilung), Athen, 1911, S. 110-112. [Mit 1 Tafel.]
5. *Untersuchung auf dem Kaleh Agili, 1911*. In Bericht über die Arbeiten zu Pergamon 1910-1911, Athen, Eleutheroudakis und Barth, 1912, S. 331-340. [Mit 3 Abb.]
6. *Haus des Konsuls Attalos*. (Die Malereifunde im Attaloshause.) In Altertümer von Pergamon, Hrg. im Auftrage des kgl. preuss. Ministers der geistl. u. Unterrichts-Angelegenheiten, I. Bd., 2, S. 287-290 und Tafel XXI und Beiblatt 53-55. Berlin, G. Reimer, 1913.
7. *Osmanische Bauten*, von J. Zippelius und P. Schazmann. In Altertümer von Pergamon, Hrg. im Auftrage des kgl. preuss. Ministers der geistl. u. Unterrichts-Angelegenheiten, I. Bd., 2, S. 338-351. Berlin, G. Reimer, 1913.

DOCUMENTS DE GUERRE.

8. *Rapport de MM. P. Schazmann et Dr O.-L. Cramer sur leurs visites aux dépôts de prisonniers en Algérie en décembre 1915 et janvier 1916.* Dans Comité international de la Croix-Rouge, Documents publiés à l'occasion de la guerre européenne, 1914-1918, neuvième série, avril 1916 p. 51-110, Genève, Georg — Paris, Fischbacher.
9. *Rapport de MM. Paul Schazmann et Dr Roger Steinmetz sur leurs visites aux prisonniers de guerre en Grèce, à Salonique, en Macédoine et en Serbie. Juin-septembre 1919.* Dans Comité international de la Croix-Rouge, Documents publiés à l'occasion de la guerre 1914-1918, vingt-quatrième série, janvier 1920, p. 1-116, Genève, Georg, 1920.

RÉSULTATS DE FOUILLES A AVENCHES.

10. *Notes sur les fouilles de l'Association Pro Aventico aux Conches-Dessus à Avenches.* Dans Anzeiger für schweizerische Altertumskunde. Indicateur d'antiquités suisses. Hrg. von der Direktion des schweizer. Landesmuseums in Zürich. Neue Folge, XXI. Bd., 1919, 4. Heft, p. 201-203. [Avec 1 planche hors-texte.]
11. *Avenches. Rapport.* In Dreizehnter Jahresbericht der schweiz. Gesellschaft für Urgeschichte (Société suisse de Préhistoire), Aarau, Sauerländer, 1922, VI. Römische Zeit, p. 63-65.
12. *Avenches. Rapport.* In Die römische Forschung in der Schweiz im Jahre 1927, S. 82-84. Schweizerische Gesellschaft für Erhaltung historischer Kunstdenkmäler. Société suisse des monuments historiques. Aarau, Sauerländer, 1928.

LE GYMNASE DE PERGAME.

13. *Das Gymnasion (von Pergamon), der Tempelbezirk der Hera Basileia.* Mit 7 Beiblättern, 31 Textabb. und mit einem Atlas von 35 Tafeln. [2 Teile.] Berlin und Leipzig, W. de Gruyter & Co., 1923. [Teil 1:] Text. VIII + 114 S. 4°. — [Teil 2:] Tafeln. VIII S. + 35 Tafeln [in Mappe]. Fol.
Altertümer von Pergamon. Hrg. im Auftrage des preuss. Ministers für Wissenschaft, Kunst und Volksbildung. Bd. 6.

RÉSULTATS DE FOUILLES A KOS.

14. [Insel Kos]. *Asklepieion. Baubeschreibung und Baugeschichte.* Mit einer Einleitung von Rudolf Herzog. Mit 40 Abb. und 57 Tafeln nebst 1 Karte. XXXII + 80 S. 35 × 25 cm. 4°. Berlin, H. Keller, 1932. Kos, Ergebnisse der deutschen Ausgrabungen und Forschungen, Hrg. von Rudolf Herzog. Bd. 1. [Veröffentlichungen des] Archäolog. Institut[es] des Deutschen Reiches.

15. *Das Charmyleion (in Pyli, Insel Kos)*. [Mit Abb.] SA aus dem Jahrbuch des Deutschen Archäolog. Instituts (Bd.) 49, 1934, Heft 1/2. IV + I + S. 110-127. Berlin, W. de Gruyter & Co.

DÉCOUVERTES A ISTANBUL.

16. *Die Grabung an der Odalar çamii in Konstantinopel*. [Mit Abb.] SA aus Archäol. Anzeiger, 1935, [Heft] 3/4. I + S. 511-520. 8°. Berlin, Druck W. de Gruyter & Co.
17. *Des fresques byzantines récemment découvertes par l'auteur dans des fouilles à Odalar Çamii, Istanbul*. Dans Studi bizantini e neoellenici, vol. sesto. Atti del V Congresso internazionale di studi bizantini Roma, 20-26 settembre 1936. II. Archeologia e storia, p. 372-386. [Avec 8 planches hors-texte, CXVIII-CXXV.]
18. *Aufnahme und Baubeschreibung der (Marcians-) Säule (in Istanbul)*. [Mit 2 Tafeln.] SA. aus: Kollwitz, Oströmische Plastik der theodosian. Zeit. Stud. zur spätantiken Kunstgesch. Bd. 12. S. 73-76. 4. [Berlin, de Gruyter, 1941].

ARCHÉOLOGIE ROMAINE EN SUISSE, ET DIVERS.

19. *Contribution à l'étude de l'orfèvrerie sud-américaine*. Dans Atti del Congresso internazionale degli Americanisti, Roma, settembre 1926, Volume I. Roma, Istituto Cristoforo Colombo, 1928, p. 665-677. [Avec 11 figures dans le texte.]
20. *Sur la mosaïque du Cortège rustique à Bossaye, près Orbe*. [Avec des figures dans le texte et sur 5 planches.] Extr. de la Revue historique vaudoise, nov.-déc. 1932. 32 p. 8°. Orbe, Ed. Velay, 1933. [Publication de l']Association du Vieil Orbe, Pro Urba.
21. *L'héritage romain de l'Helvétie. Les arts mineurs*. Dans « Vie, art et cité », numéro spécial: Commémoration du deuxième millénaire d'Auguste. Lausanne, juillet-août 1938, p. 41-50. [Avec 17 figures dans le texte.]
22. *Buste en or représentant l'empereur Marc-Aurèle, trouvé à Avenches en 1939*. Extr. de la Revue suisse d'art et d'archéologie, vol. 2, n° 2, 1940. IV p. + p. 69-93. 4°. [Avec 6 planches hors-texte.] Bâle, Ed. Birkhaeuser.
23. *Vase en sardonix monté sur cloisonnés en or, à l'Abbaye de Saint-Maurice d'Agaune*. Extr. de la Revue suisse d'art et d'archéologie, vol. 7, n° 1/2, 1945, p. 1-22. 4°. [Avec 8 planches hors-texte et 7 figures.] Bâle, Ed. Birkhaeuser.